JHUMPA LAHIRI

Où je suis

roman traduit de l'italien par Hélène Frappat



Chambon

Du même auteur

L'INTERPRÈTE DES MALADIES, Mercure de France, 2000 ; Folio n° 3828.
UN NOM POUR UN AUTRE, Robert Laffont, 2006 ; 10/18 n° 4307.
SUR UNE TERRE ÉTRANGÈRE, Robert Laffont, 2010.
LONGUES DISTANCES, Robert Laffont, 2015.
EN D'AUTRES MOTS, Actes Sud, 2015.

Titre original :
Dove mi trovo
Éditeur original :
Ugo Guanda Editore
© Jhumpa Lahiri, 2018

Photographie de couverture : © Clark & Pougnaud

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14899-7

Jhumpa Lahiri

Où je suis

traduit de l'italien par Hélène Frappat

Chambon

Chaque fois que je change d'endroit j'éprouve une grande, une énorme tristesse. Pas plus grande en quittant un lieu auquel sont reliés des souvenirs, des douleurs ou des joies. Le changement lui-même m'agite comme le liquide dans un vase qui, quand on le remue, se trouble.

ITALO SVEVO, *Essais et pages éparses.*

Sur le trottoir

Le matin, après mon petit-déjeuner, je passe devant une petite plaque en marbre appuyée contre le haut mur de la rue. Je n'ai jamais rencontré le mort, et pourtant, depuis le temps, je connais son prénom et son nom. Je connais le mois et le jour de sa naissance et de sa disparition. Il est mort, cet homme, deux jours après son anniversaire, en février.

Il a dû avoir un accident à vélo ou en scooter. À moins qu'il ne soit rentré à pied chez lui, en pleine nuit, il était distrait, et il s'est fait écraser.

Il a perdu la vie à quarante-quatre ans. Il est mort, j'imagine, exactement à cet endroit, sur ce trottoir, près du mur d'où surgissent des mauvaises herbes, ce qui explique que la plaque soit posée tout en bas, aux pieds des passants. C'est une rue sinueuse, en montée, un peu dangereuse. Le trottoir, d'où jaillissent les racines des arbres, n'est pas pratique. À cause de ces racines, certains tronçons sont presque impraticables, et de fait, moi aussi, j'ai tendance à marcher au milieu de la rue.

Comme d'habitude il y a une bougie allumée dans un récipient en verre rouge, avec un petit bouquet de fleurs et la statuette d'un saint. Mais aucune photo de lui. Au-dessus de la bougie, accroché au mur, il y a un mot de la main de la mère, que protège un pâle emballage en plastique : un salut adressé à ceux qui s'arrêtent un instant pour se recueillir sur la disparition de son fils. « Je serais heureuse de remercier en personne ceux qui consacreront un peu de leur temps à mon fils, mais si c'est impossible, je les remercie quoi qu'il en soit de tout mon cœur », voilà ce qui est écrit.

Je n'ai vu ni la mère, ni personne d'autre, devant la plaque. J'accorde une pensée égale à la mère et au fils, puis je poursuis ma route, en me sentant un peu moins vivante.

Dans la rue

Dans une rue de mon quartier, il arrive que je tombe sur un homme avec qui j'aurais pu avoir une histoire, passer ma vie peut-être. Lui est toujours heureux de me voir. Il vit avec une amie à moi, ils ont deux enfants. Notre relation se limite à une conversation qui s'éternise sur le trottoir, un café au passage, un bout de chemin parcouru ensemble. Il me raconte avec enthousiasme ses projets, il gesticule, et parfois, en marchant, nos corps, déjà très proches, synchronisés, se frôlent discrètement.

Une fois il m'a accompagnée dans un magasin de lingerie parce que je devais choisir une paire de collants pour aller avec une jupe neuve. Je venais d'acheter la jupe, et j'avais besoin des collants pour un dîner ce soir-là. Nous avons effleuré ensemble tous les échantillons étalés sur le comptoir, toutes les couleurs. L'échantillonnage ressemblait à un livre rempli de bouts de tissu fragiles, transparents. Il était totalement à l'aise au milieu des soutiens-gorges, des chemises de nuit, comme si on était à la quincaillerie et pas dans un

magasin de lingerie. J'hésitais entre le vert et le violet. C'est lui qui m'a convaincue de prendre le violet, et la vendeuse, en mettant le collant dans son sachet, a dit : Il a l'œil, votre mari.

Ces rencontres rompent agréablement nos pérégrinations habituelles. Nous profitons d'un amour chaste, en coup de vent. De cette manière ça ne peut pas aller plus loin, l'amour ne peut pas l'emporter. C'est un homme honnête, il aime mon amie, et leurs enfants.

Moi aussi je me contente d'une accolade affectueuse, même si je ne partage ma vie avec personne. Deux baisers sur la joue, quelques pas, un bout de chemin ensemble. Implicitement on sait que, si on le voulait, on pourrait s'aventurer à commettre une erreur, et inutile avec ça.

Ce matin je le trouve distrait. Il attend que je sois sous son nez pour me reconnaître. Il est en train de traverser un pont, il arrive d'un côté, moi de l'autre. On s'arrête au milieu pour regarder les ombres des passants projetées sur le mur qui longe le fleuve. On dirait des fantômes qui avancent en file indienne, des âmes obéissantes qui passent d'un monde à l'autre. Le trajet du pont est plat, et pourtant on a l'impression que les ombres – silhouettes dépourvues de substance contre le mur solide – montent, et ne cessent de s'élever. On a l'impression de voir des prisonniers qui avancent en silence vers un but néfaste.

« Ce serait beau, un jour, de filmer cette procession, me dit-il. Tu sais que ça n'arrive pas toujours, tout dépend de la position du soleil. Ça m'impressionne

chaque fois, je trouve ça hypnotisant. Je m'arrête même quand je suis pressé.

– Moi aussi. »

Il sort son portable. Il me demande : « On essaie ?

– Ça donne quoi ? je demande.

– C'est nul, ce truc ne capte rien. »

On continue à contempler le spectacle muet, les silhouettes noires qui défilent sans s'arrêter.

« Tu vas où là ?

– Travailler.

– Moi aussi.

– On prend un café ?

– Aujourd'hui je n'ai pas le temps.

– Alors au revoir, à bientôt. »

On se salue, on se sépare, et on devient à notre tour deux ombres projetées sur ce mur : un spectacle quotidien, impossible à attraper.

Au bureau

Difficile, ici, d'arriver à me concentrer. Je me sens exposée, encerclée par les collègues et les étudiants qui passent dans le couloir. Leurs mouvements, leurs bavardages me rendent nerveuse.

En vain je tente de rendre l'espace plus chaleureux. Chaque semaine j'arrive avec un sac à provisions rempli de livres que j'ai pris chez moi pour remplir les étagères. Cette douleur à l'épaule, ce poids, cet effort finalement ne mènent à rien. Il faudrait deux, trois ans pour remplir cette bibliothèque, elle est trop grande, elle couvre un mur entier. L'espace est quand même devenu accueillant : une gravure encadrée, une plante, deux coussins. Et pourtant il continue à me poser problème, me rejeter.

J'ouvre la porte, je lâche mon sac, je commence à organiser ma journée. Je réponds au courrier, je décide quel livre j'ai envie de faire lire aux étudiants. Je suis là pour le salaire, le cœur n'y est pas. Je regarde le ciel par la fenêtre. J'écoute un peu de musique. Je lis et je corrige les devoirs des étudiants, ce qui me permet de me